

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 NOVEMBRE 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Benjamin Sioui est-il l'*alter ego* de son auteur? Quoi qu'il en soit, les deux nous font entrer de plain-pied dans la Santeria, cette espèce de vaudou cubain.

POLAR

Les enquêtes et mythologies de Benjamin Sioui

L'inspecteur, après dix ans de (presque) silence, refait surface... à Cuba!

MICHEL BÉLAIR

Sous le soleil exactement, la silhouette de Benoît Bouthillette se fond dans l'ocre de cet après-midi d'automne. Le romancier, père de Benjamin Sioui — l'enquêteur très spécial de la Sûreté du Québec (SQ) aux origines amérindiennes —, a donné rendez-vous au *Devoir* à Compton, en Estrie, au milieu des vergers qui émettent leurs dernières feuilles dans l'air ambiant. Pour parler de *L'heure sans ombre*, ce gros roman de plus de 500 pages qui met fin aux dix ans de silence (ou presque) de Sioui. Appuyé sur des piliers de lumière aveuglants, le ciel de ce glorieux jour d'octobre dessine un décor idéal pour aborder le parcours atypique de Bouthillette et de son personnage...

Alter ego?

Le «milieu» montréalais a vu apparaître le sourire du blond Bouthillette au comptoir de

l'Usine C, où il a dirigé la billetterie avant de devenir pendant plusieurs années le bras droit de la grande patronne, Danièle de Fontenay (le patron de Sioui à la SQ est un certain Daniel de Fontenoy...). Il s'est ensuite occupé de programmation à la Société des arts technologiques (SAT) durant quatre années et on l'a vu aussi traficoter dans des maisons d'édition montréalaises (Bagnole, Goélette, La courte échelle) où il a publié quelques romans jeunesse avant de s'installer pour de bon à Compton il y a maintenant trois ans, près du verger du Gros Pierre. Petit détail important, Bouthillette agit aussi depuis quelques années comme «directeur littéraire free-lance» pour Martin Michaud.

C'est dans *La trace de l'escargot* publié en 2005 aux éditions JCL — prix Saint-Pacôme du roman policier la même année — qu'est apparu le personnage atypique, on l'a dit, de Benjamin Sioui. Le brillant enquêteur a une formation de sé-

miologue et d'archiviste, mais surtout une affection toute particulière pour la poudre blanche — qui lui permet «de faire fonctionner ses neurones» —, la musique techno, la littérature et l'art contemporain. Après *La trace de l'escargot*, Bouthillette l'a maintenu en vie pendant dix ans dans quelques trop rares nouvelles publiées dans *Alibis*, *Moebius*, *Le Devoir* et dans le recueil *Crimes à la librairie* paru l'an dernier.

Pourquoi avoir attendu si longtemps? «Parce que, répond Bouthillette, je souhaitais écrire une histoire que j'étais le seul à pouvoir raconter... et que je n'arrivais pas à l'écrire comme je voulais. D'où je voulais, plutôt; c'est-à-dire en laissant Benjamin Sioui être Benjamin Sioui sans que Bouthillette intervienne constamment. En fait, en terminant *La trace... il y a dix ans, j'avais déjà écrit le début de La somme du cheval* [le titre général de la série de deux romans dont *L'heure sans ombre* est la pre-

mière partie]. 150 pages. Mais ce n'était pas ça. J'ai tout repris il y a sept ans et j'ai réécrit les mêmes 150 pages... pour recommencer il y a quatre ans sans que je sois encore satisfait du résultat. Puis je suis reparti pour Cuba en janvier 2013, bien décidé à vivre ce séjour comme Sioui l'aurait vécu. Et ça a marché cette fois!»

Mythologies

Car cette surprenante histoire se déroule, oui, tout entière à Cuba. «Je voulais rendre hommage à une société vraiment différente, contrainte mais libre, précise l'auteur. Cuba, c'est le pays de la langueur, de la musique et du métissage. C'est d'ailleurs un roman qui met en scène des extrémistes qui sont prêts à tout pour mettre fin au métissage et revenir au faux concept de «pureté originelle»» Belle façon de souligner que *L'heure sans ombre* vient se placer dans une mouvance tout à

VOIR PAGE F 5 : ENQUÊTES



Michel Tremblay
clôt sa Diaspora
des Desrosiers

Page F 3



Deux nouveaux
romans de fin
du monde

Page F 4

CONTRE-CULTURE

Mainmise sur nos hippies

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Au Québec, à peu près entre 1967 et 1978, un mouvement en forte opposition à une culture dominante court sous diverses formes. À travers la musique, les arts et la littérature, les adeptes de la contre-culture québécoise en appellent à la réalisation immédiate de rêves, en opposition autant à un ordre moral austère d'inspiration catholique qu'à une culture de la consommation qui triomphe dans l'après-guerre.

«Cette période légendaire québécoise», écrit Anithe de Carvalho dans *Art rebelle et contre-culture*, correspond au temps fort de l'«underground» au Québec. Jean-Philippe Warren et Andrée Fortin, dans *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec*, proposent pour leur part un panorama des idées qui ont cours à ce moment. Très peu d'études avaient été consacrées jusqu'ici à cette période pourtant foisonnante. Pourtant, le magazine *Mainmise* (1970-1978), «organe québécois du rock international, de la pensée magique, et du gay savoir», à lui seul mériterait qu'on s'y attarde. On peut en attendant en potasser avec plaisir les numéros numérisés à mainmise.ca.

Au *Devoir*, j'ai été accueilli et j'ai travaillé pendant une bonne décennie avec Michel Bélaïr, un ancien pilier de *Mainmise*. Comme le racontent Fortin et Warren, Bélaïr était passé du journalisme à l'élevage de moutons en Gaspésie avant de partir pour la Californie, alors sanctuaire paradisiaque de la contre-culture.

Les Georges Khal, Raoul Duguay, Raymond Cloutier et Pierre Maheu comptent au nombre des figures les plus en vue du mouvement d'un Québec qui chantonne les airs d'Harmonium et des Séguin. Mais le mentor de Michel Bélaïr fut plutôt Jean Basile, journaliste lui aussi, romancier, critique. Pendant dix ans, j'ai entendu assez souvent Michel

VOIR PAGE F 6 : MAINMISE



MAINMISE.CA

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Déraillements

Exploration juvénile d'une errance existentielle

CHRISTIAN DESMEULES

Étudiant en lettres à l'université, Léo Rivière travaille à temps partiel dans une Maison de la presse de Montréal. Il cherche mollement un sujet pour son mémoire de maîtrise et branle dans le manche, pour l'heure, entre Proust et Céline.

Mais l'hésitation du narrateur de *Tabagie* ne s'arrête pas là. Il lui arrive de tergiverser aussi sur le plan sentimental, écartelé entre les quelques filles, le plus souvent interchangeables, qui parviennent à capter vraiment son attention. Une nouvelle collègue maghrébine? Karine, l'ex-copine d'un de ses amis? La belle Natalia Tabakovic, qui apparaît et disparaît, avec qui il entretient plus sérieusement une relation à la fois compliquée et platonique? «*Impossible de dire si c'est ma blonde ou ma maîtresse, puisqu'elle persiste à repousser tous mes élans possessifs.*»

Le 2^e roman de François Racine, qui paraît tout juste un an après *Truculence* (Québec Amérique, 2014), s'attarde pour l'essentiel aux interactions du protagoniste avec ses deux colocataires et nous livre en somme la chronique de sa vie stagnante — amoureuse, étudiante ou professionnelle.

S'Écrire en Sol

Lisant par-dessus son épaule les portraits au vitriol que Léo Rivière fait de certains des clients qui fréquentent la tabagie (extrait qui correspond au début du roman), Natalia l'encourage à poursuivre — une piroquette narrative proustienne

prévisible. Avec tout le détachement sentimental dont il est capable, s'il écrit, c'est peut-être avant tout pour faire la chronique superficielle de sa «*tite-vie plate dont tout le monde se câlice*».

Roman à l'écriture très orale (*Truculence* était aussi pour l'essentiel composé de dialogues), tout le caractère de la prose de François Racine semble reposer sur une série de jeux de mots pas très heureux: «*salaire minime-homme*», «*insomnuits*», «*ausoird'hui*», «*anguille sous cloche*», «*colocamis*». On notera aussi la référence à Marc Favreau (à travers son personnage de Sol), à qui il emprunte à répétition son «*estradinaire*». Une drôle de propension à la naïveté qui fait tache avec le cynisme affiché du narrateur de *Tabagie*.

Au terme d'une récupération gratuite et spectaculaire de la réalité, la catastrophe amoureuse de Léo et de Natalia trouvera son apothéose — ou bien sa solution — dans la catastrophe de Lac-Mégantic. C'est en quelque sorte l'apogée superficielle et dérisoire de cette longue exploration juvénile d'une errance existentielle.

Laissons, tenez, le mot de la fin à l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*: «*Ils sont seulement jeunes à la façon des furoncles à cause du pus qui leur fait mal en dedans et qui les gonfle.*»

Collaborateur
Le Devoir

TABAGIE

François Racine
Québec Amérique
Montréal, 2015, 368 pages

«*La faute à Natalia, chez qui je passe une nuit sur deux, et c'est chaque fois une nuit blanche en ténèbres, elle est brouillée pour toujours avec le sommeil, elle n'essaye même plus de se coucher, elle dit qu'elle sieste le jour, en mon absence, mais j'ai des doutes là-dessus*»

Extrait de *Tabagie*

THÉÂTRE

Colporteur de vie

Le Citrouille d'Antonine Maillet en sait peu, mais trouve le moyen de tout éclairer

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

Dans la constellation créée par Antonine Maillet, le personnage du quêteux n'est jamais loin. Libéré des attaches quotidiennes, il apporte sa lumière à qui prend la peine de s'y attarder, au détour d'une phrase qui a souvent le tour de dessiller le regard d'un coup sec. Le faire resurgir sur scène, paré des couleurs solaires d'une étoffe magnifiée par le temps dans *Citrouille, fils de la Sainte*, relevait presque de l'évidence.

Destiné à semer sur son chemin «*les graines du doute et du questionnement*», Citrouille n'a sa place nulle part, mais réussit à faire son chemin partout; invisible, sa voix porte jusqu'au cœur. Il occupe sans peine toute la scène avec son imaginaire foisonnant et sa langue déliée, qui n'a rien à envier à celle de *La Sagouine* (BQ), femme-monument s'il en est une. Les parentés avec l'œuvre maîtresse de la romancière acadienne sont d'ailleurs légion.

Jeu de miroirs

Comme la pauvresse qui diserte en frottant les planchers, Citrouille a la langue bien pendue. Tout comme elle, il est d'une autre époque que le temps n'a pas réussi «*à ternir, assourdir ni cailler*». Et à sa manière, il en sait peu, mais trouve le moyen de tout éclairer. Il occupera même, pendant un temps, un emploi, celui de *juanitor*, qui permettra à la romancière de lui glisser dans la bouche une réplique qu'on dirait tout droit sortie des lèvres de sa célèbre frotteuse: «*Le vécu, c'est-y quand je lave ou quand je frotte?*»

A force de voir surgir les parallèles entre les deux pièces que plus de quatre décennies séparent pourtant, on s'amuse à en tisser d'autres, plus personnels, non sans relever dans cet



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Antonine Maillet

exercice de style, sinon un peu de paresse, assurément un certain confort de la plume qui s'enfonce ici dans des sillons maintes fois creusés, spécialement dans son rapport quelque peu usé à la religion ou à la loterie. On note, mais on ne s'agace pas vraiment, parce que la manière reste tout aussi vive.

Avec une couche de sens de plus, celle de l'auteure parlant de sa propre création dans un jeu de miroirs qui constitue peut-être le point le plus fort de cette pièce. Car Citrouille, qui n'a point d'oreille ni d'insurrection ou de culture, sait plonger au fond de ses tripes, jusque dans l'inconscient duquel il tire son monde. Les passages où il décrit la création de son chien sont d'ailleurs parmi les plus réjouissants.

En faisant alors jouer les Pygmalion à son Citrouille,

l'écrivaine, joueuse, semble superposer sa propre voix: «*On sait jamais comment son personnage va tourner, même un chien. Drès que tu l'as inventé, que tu y as baillé la vie, t'en es plus maître, t'as beau y hucher par la tête, y fait ce qu'il entend et entend faire ce qu'y veut. A dire le vrai, c'est lui qui mène. Pensez à n'importe quel cartoon, n'importe quel Tit-Coq ou Robinhood ou, ouais, même la Sagouine.*»

Citrouille offre ici une belle allégorie de la création, moins mystique que tripative dans le sens le plus strict de l'expression de Jacques Langui-rand. Une vision au surplus pêtée de modestie, ce qui ne gâte rien. «*Je peux pas dire que je t'ai inventé, on invente rien, on trouve, découvre ce qui existe déjà. [...] Même les savants inventeurs [...] inventent rien d'autre [...] que du*

déjà-là en pièces détachées dans la nature.»

Si cette pièce mérite pleinement sa place dans la cosmogonie d'Antonine Maillet, elle n'en arrive pas moins fortifiée par une œuvre qui a atteint sa pleine maturité. Le lecteur qui renoue avec cet univers en pardonnera aisément les quelques accents surannés et raccourcis de facilité. Les autres devront travailler un peu plus fort pour en goûter toutes les subtilités, mises en beauté par une langue toujours aussi truculente où percent des phrases d'une fulgurante poésie.

Le Devoir

CITROUILLE,
FILS DE LA SAINTE

Antonine Maillet
Leméac
Montréal, 2015, 109 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Fertile flux de folie

CHRISTIAN DESMEULES

Dans un festival littéraire en Écosse, doit prononcer une conférence sur la paix remplie de «*tristes détails*» au cours d'une sorte de banquet inaugural. Lui qui a pris du retard dans l'écriture de «*son interminable livre*», *Les étranges années*, y parlera-t-il de ces deux fillettes du Proche-Orient éprouvées par le destin, l'une menacée d'expulsion, l'autre dont l'école a été bombardée?

Dans sa chambre d'hôtel, l'homme à la sensibilité à fleur de peau, déjà croisé auparavant dans l'œuvre récente de Marie-Claire Blais, est assailli de rêves, de souvenirs et de visions. *Le festin au crépuscule* est le 8^e titre d'une vaste

fresque romanesque ininterrompue inaugurée avec *Soifs* en 1995 (Prix littéraire du Gouverneur général), prolongée ensuite avec *Dans la foudre et la lumière* (2001), jusqu'au plus récent *Aux jardins des Acacias*, paru il y a tout juste un an (tous chez Boréal).

Au milieu de décors éthérés, l'auteure pose une dense narration polyphonique faite d'une succession de monologues, comme pour faire obstacle aux violences du monde contemporain que sont le racisme, la prostitution, la drogue, les sévices sexuels, la solitude, les guerres.

À ces malheurs du monde répond une cosmogonie complexe et chorale, faite d'hommes, de femmes et d'enfants, d'artistes et de démunis, de travestis et de

persécutés, de malades, de migrants et de vaincus, autant de marginaux en tous genres auxquels l'écrivaine a souvent donné vie auparavant.

Un chœur

En esprit, donc, Daniel verra défiler comme des ombres un certain nombre de personnages, qui affluent comme une drogue vers son cerveau ramolli par la fatigue du voyage. Augustino, le fils fantôme évanoui, écrivain lui aussi, révolté et provocateur. Ari, un sculpteur, Rodrigo, le poète du Brésil et son ami d'autrefois. Son fils Samuel, chorégraphe. Mais tout aussi bien Petites Cendres ou Fleur.

Cette reprise du même et de l'identique par l'écrivaine de 76 ans commence à prendre des airs de logorrhée. À tel point qu'on pourrait presque faire un copier-coller d'une critique précédente — en y ajoutant un peu de lassitude — pour rendre compte de ce nouveau tourbillon de voix «*de toutes les révoltes*» et de silhouettes fantomatiques porté par une narration froide et un peu stroboscopique. Des voix un peu à l'identique, laminées par une tonalité monotone et

incantatoire qui prend toute la place, et par de longues phrases sans aspérités.

On a un peu l'impression, par moments, de regarder un film sans le son, et d'être l'observateur distant de dialogues et de gestifications dont on arrive difficilement à faire sens.

Pour l'essentiel, si *Le festin au crépuscule* se distingue des autres titres du cycle de Marie-Claire Blais, c'est par son hommage rendu au rôle des artistes dans le monde, por-

teurs d'une parole en voie de disparition. Ainsi, l'écriture pour Daniel est-elle une «*façon de choisir la folie sans être tout à fait fou*». Et l'écrivain, une sorte de témoin inspiré, un voyant, dont le rôle serait de foudroyer tous les en-

nemis des arts, l'ignorance, le fanatisme et l'intolérance.

C'est peut-être la pâle couleur qui distingue ce titre sombre de ses romans précédents.

Collaborateur
Le Devoir

LE FESTIN
AU CRÉPUSCULE

Marie-Claire Blais
Boréal
Montréal, 2015, 296 pages

ANTONINE MAILLET

Citrouille,
fils de la
Sainte

« La grande Antonine Maillet poursuit son œuvre imposante avec *Citrouille, fils de la Sainte.* »

Cynthia Brisson, *Les libraires*

« Antonine Maillet, véritable magicienne des mots, utilise quantité d'expressions acadiennes [...] et les fait danser, de la façon la plus naturelle du monde. »

Marie-France Bornais, *Le Journal de Québec*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Paul Labrie

Rencontre d'écrivains du CRILCQ

Au cœur de la littérature

Mercredi 11 novembre
18 h 00

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Paroles
souterraines

Causerie avec

Alice
Michaud-Lapointe

Auteure de *Titre de transport* (Héliotrope, 2014), un recueil de 21 histoires qui dressent un portrait bigarré de Montréal et de son métro. Alice Michaud-Lapointe contribue à des blogs littéraires et culturels et fait partie du comité de rédaction du magazine *Spirale*.

Animée par
Martine-Emmanuelle
Lapointe

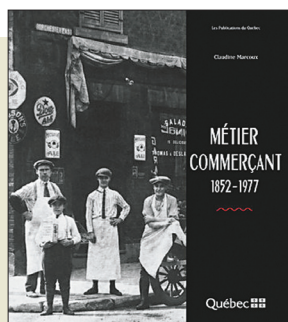
PRATIQUES ET DISCOURS DE
LA CONTRECULTURE AU QUÉBEC

Jean-Philippe Warren et Andrée Fortin

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LITTÉRATURE

LA VITRINE



ALBUM

MÉTIER COMMERÇANT
1952-1977

Claudine Marcoux
Les Publications du Québec
Québec, 2015, 209 pages

Il fut un temps où les magasins étaient des lieux de socialisation. C'était avant le commerce en ligne en solitaire et la livraison prochaine de nos achats par des drones. Avec *Métier commerçant (1852-1977)*, la journaliste Claudine Marcoux reconstitue l'ambiance bigarrée des marchés québécois d'autan à travers plus de 200 photographies. Ces clichés illustrent l'âge d'or du magasin général de la fin du XIX^e siècle avec ses étagères bien garnies. Ils évoquent également l'arrivée des grands magasins richement décorés où les clients peuvent errer pendant des heures. Magasiner, c'est voir et être vu. En témoigne l'élégance de ces femmes en manteau de fourrure immortalisées sur pellicule dans le quotidien d'une société de consommation émergente. Au hasard des rayons, notre regard s'arrête sur une « vue » des « 5-10-15 », ces commerces bas de gamme offrant des produits pour 15 sous et moins. Cet univers sera emporté dans la seconde moitié du XX^e siècle par les centres commerciaux dont la froideur assourdissante et la médiocrité architecturale nous sont épargnées par l'auteure. Comment ne pas être nostalgique ?

Dave Noël



PAMPHLET

UN CANADA ERRANT
SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

Martin Forgues
Poètes de brousse (Essai libre)
Montréal, 2015, 68 pages

Si vous cherchez encore des raisons de vous réjouir de la défaite électorale de Stephen Harper, ce livre vous en fournira une. Œuvre de Martin Forgues, ancien soldat de l'armée canadienne devenu journaliste indépendant et auteur de *L'afghanicide* (VLB, 2014), ce pamphlet dénonce sans ménagement le militarisme totalement inefficace des années Harper. Après des interventions calamiteuses en Afghanistan et en Libye, écrit Forgues, le Canada a fait l'erreur de s'engager en Irak et en Syrie pour combattre le groupe État islamique « en empruntant une stratégie calquée sur les échecs passés ». Du même élan, le pays vend pour des milliards de dollars d'armes à l'Arabie saoudite, un régime totalitaire. Le Canada, conclut Forgues, participe ainsi au racket de la guerre, déstabilise des régions fragiles, sème la mort et n'améliore en rien la sécurité nationale. Difficile de donner tort à l'ex-soldat. On aurait aimé, toutefois, qu'il propose quelques pistes de solution au nouveau gouvernement Trudeau, notamment quant à la manière de contrer les ravages bien réels du groupe État islamique.

Louis Cornellier



RÉÉDITION

SOLINKÉ DU GRAND FLEUVE

Anne Jonas
Albin Michel/Panda poche
Paris, 2015, 40 pages

« C'était il y a très longtemps, au temps où les crocodiles parlaient, au temps où les pierres chuchotaient et où, le plus souvent, les hommes se taisaient. Le monde chuchotait. » C'est dans ce calme et cette quiétude que commence la réédition format poche d'un récit flamboyant illustré par le très grand François Roca — *Jesus Betz* (Seuil, 2001) ; *Le jardin de Max et Gardenia* (Albin Michel, 2008). Au cœur d'une petite, si petite île « que l'on pouvait en faire le tour entre le lever et le coucher » vit Solinké, seul avec son père depuis la mort de sa mère, et ce, jusqu'à ce que celui-ci disparaisse à son tour en mer. Pour seule bouée, le jeune garçon s'accroche au ciel où brillent désormais deux étoiles, phares au milieu de sa solitude. La luminosité des tableaux de Roca se lie à la poésie de Jonas et offre un très rare et très bel album, d'abord publié, version album, en 1996. Les couleurs et les angles de vue, passant de la chaleur de l'île à la froideur du départ, battent au rythme du héros. Le détachement et l'exil sont au cœur de cette histoire vibrante qui nous transporte là où l'espoir existe encore. Du très grand art.

Marie Fradette

Tout embrasser

Michel Tremblay clôt de façon magistrale la Diaspora des Desrosiers

DANIELLE
LAURIN



Depuis *La traversée du continent*, en 2007, le ravissement opéré par l'œuvre romanesque de Tremblay s'est ravivé. Ce premier volet de la saga des Desrosiers, qui mettait en scène la petite Nana quittant les champs de maïs de la Saskatchewan pour entreprendre une longue traversée vers Montréal, était pur délice.

Dans le neuvième et dernier volet de la série, *La traversée du malheur*, Nana est déjà la grosse femme qu'on a vue enceinte dans le premier tome de l'autre volet romanesque de l'auteur, celui des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, entrepris en 1978. Mais l'alter ego de la mère de Michel Tremblay n'est pas encore enceinte de son petit dernier.

On va comprendre ce qui s'est passé juste avant sa grossesse. Et pourquoi elle a voulu un autre enfant, à l'âge de 39 ans. Un grand malheur s'est abattu sur elle, et malgré la tendresse de son bon Gabriel de mari, les crises de larmes se multiplient.

Même si sa douleur à elle est intolérable, elle n'est pas la seule à vivre un drame. Tous les personnages qui l'entourent, ceux qu'on a découverts dans le théâtre et dans les romans précédents de Tremblay et qui ont fini par nous habiter complètement, vivent un grand dérangement.

La cristallisation de *La traversée du malheur* s'opère autour d'un déménagement. Nous sommes en 1941. C'est la guerre dans les Vieux Pays. Une guerre qui a des retombées bien au-delà. À Montréal comme ailleurs, on vit dans la restriction et dans « la peur d'apprendre, ça arrive tous les jours, que les hommes partis défendre la France ou l'Angleterre ne reviendront pas ».

Comme le dira Albertine,

belle-sœur de Nana : « C'est la guerre pour nous autres aussi, même si la guerre est ben loin de nous autres... » Elle-même a vu son mari partir pour aller se battre de l'autre côté l'océan. Elle ne s'en plaint pas, remarquez. Se trouve même mieux, loin de cet homme « banal et borné » qui lui a laissé deux enfants sur les bras. « Elle reçoit un chèque du gouvernement canadien chaque mois, l'encaisse et ne s'ennuie pas du tout de son mari. » Bon débarras !

Fin de tragédie

Les temps sont durs pour tout le monde. Les tickets de rationnement sont vite épuisés dans les familles. La pauvreté sévit. Des enfants meurent faute de médicaments : ils ont été réquisitionnés pour les soldats blessés.

C'est dans ce contexte qu'a lieu le déménagement. Pas moyen de faire autrement que de se serrer les coudes en partageant les dépenses au sein de la famille élargie. Ils seront neuf à vivre entassés dans le même logement, sur la rue Fabre : Albertine la malcommode, sa tornade de fille Thérèse et Marcel, son bébé bleu ; Edouard, le vendeur de souliers (alias la Duchesse de Langeais), et Victoire, sa mère « fatiguée » ; Nana, Gabriel et leurs deux garçons.

Manque de lits, manque de place, manque d'intimité. Mauvais caractères qui s'enflamment, et parfois mauvaise grâce. C'est autour des désagréments quotidiens engendrés par cette cohabitation forcée que se déploie l'action du récit qui s'étend sur quelques mois. Mais c'est en dessous que ça se passe vraiment. Ou plutôt derrière le brouhaha incessant, l'agitation première. Derrière les rires un peu forcés et l'art de la diversion qu'ils partagent à peu près tous.

Car, oui, chacun à sa manière souffre à l'intérieur. Et cette souffrance qu'explore avec tout son talent de tragédien l'auteur de 73 ans. Chacun a sa scène, en quelque sorte. S'ouvre tour à tour,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Michel Tremblay

momentanément, le temps d'un coup de pinceau de maître, la porte de leurs secrets, de leur passé tourmenté, de leur culpabilité, de leurs fissures.

Ils craquent tous d'une façon ou de l'autre. Même les autres membres du clan de Nana ou du clan de Gabriel ne sont pas épargnés. Deuil, maladie... Très prenant. Et très noir tout ça.

Mais voilà, s'ils craquent, c'est peut-être pour mieux repartir ? On peut le souhaiter, pour certains en tout cas. La fin le laisse penser. La fin qui n'est pas une vraie fin, on le sait. *Les chroniques du Plateau Mont-Royal* sont là pour le prouver.

Justement. Tremblay réussit un exploit romanesque avec cette *Traversée du malheur* où s'entrechoquent dialogues et monologues intérieurs au fil d'un récit qui

nous laisse sans répit. En mettant le point final à sa saga des Desrosiers, il parvient à faire des liens révélateurs, fondateurs, avec son cycle des *Chroniques*. Le passé éclaire par le fait même l'avenir.

La boucle est bouclée avec ce 25^e roman de Tremblay. Tout se tient. Tout est en place pour *La grosse femme d'à côté est enceinte* : près d'une année aura passé depuis le déménagement cathartique. Même si, en réalité, c'est plus de 35 ans qui se sont écoulés depuis la sortie de ce livre phare.

Collaboratrice
Le Devoir

LA TRAVERSÉE
DU MALHEUR

Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2015, 232 pages

Gaspard LE DEVOIR		
PALMARÈS		
Du 26 octobre au 1 ^{er} novembre 2015		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Ceux qui restent	Marie Laberge/Québec-Amérique -/1
2	Faim	Patrick Senécal/Alire 1/2
3	L'épicerie Sansoucy • Tome 3 La maison des...	Richard Gougeon/Les Éditions réunis 3/2
4	Petite mort à Venise	Francine Ruel/Libre Expression -/1
5	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/4
6	Il était une fois à Montréal • Tome 1 Notre union	Michel Langlois/Hurtubise 6/2
7	La traversée du malheur	Michel Tremblay/Leméac 4/2
8	Les maisons	Fanny Britt/Cheval d'août -/1
9	Souvenirs d'autrefois • Tome 1 1916	Rosette Laberge/Les Éditions réunis 5/3
10	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles 7/3
▼ Romans étrangers		
1	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/3
2	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud 2/10
3	Famille parfaite	Lisa Gardner/Albin Michel -/1
4	Revival	Stephen King/Albin Michel -/1
5	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 4/23
6	Le livre des Baltimore	Joël Dickert/Fallois 3/4
7	Amours scandaleuses	Sylvia Day/Flammarion Québec 7/2
8	Seul sur Mars	Andy Weir/Milady 8/6
9	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 6/8
10	After • Tome 5 L'éternité	Anna Todd/Homme 10/2
▼ Essais québécois		
1	Treize verbes pour vivre	Marie Laberge/Québec-Amérique -/1
2	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diout/La Presse 1/4
3	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito 2/6
4	La médiocratie	Alain Denault/Lux 3/4
5	Le petit Hébert. La politique canadienne expliquée...	Chantal Hébert/Rogers 4/2
6	Octobre 1995. Tous les espoirs, tous les chagrins	Jean-François Lisée/Québec-Amérique -/1
7	Le grand retour	John Saul/Boréal 7/4
8	Ces valeurs dont on parle si peu	Jacques Grand/Maison/ Carte blanche 6/4
9	Les libéraux n'aiment pas les femmes	Aurélien Lancôt/Lux 5/4
10	Djihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes...	Fabrice de Pierrebourg / Vincent Larouche/La Presse 10/11
▼ Essais étrangers		
1	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil 1/3
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/3
3	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal 4/7
4	Balade avec Épicure	Daniel Klein/Albin Lafon 7/7
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 3/37
6	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016	Collectif/Découverte 5/3
7	La extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean 6/8
8	La fin de l'homme rouge	Svetlana Alexievitch/Actes Sud -/1
9	Dieu, les affaires et nous	Jean d'Ormesson/Robert Laffont -/1
10	Conversations d'un enfant du siècle	Frédéric Beigbeder/Grasset -/1

▼ Romans étrangers		
1	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil 1/3
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/3
3	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal 4/7
4	Balade avec Épicure	Daniel Klein/Albin Lafon 7/7
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 3/37
6	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016	Collectif/Découverte 5/3
7	La extinction. Comment l'homme détruit la vie	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean 6/8
8	La fin de l'homme rouge	Svetlana Alexievitch/Actes Sud -/1
9	Dieu, les affaires et nous	Jean d'Ormesson/Robert Laffont -/1
10	Conversations d'un enfant du siècle	Frédéric Beigbeder/Grasset -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

BIZ

LEMEAC

Mort-Terrain

Prix France-Québec 2015

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Biz, lauréat du prix France-Québec 2015 pour le roman *Mort-Terrain*.

« De livre en livre, Biz nous surprend, nous emmène dans des univers différents. De livre en livre, le rappeur de 40 ans déploie son imaginaire, accroît son terrain de jeu. Et force dans le tas. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

« [...] *Mort-Terrain* apparaît bel et bien comme l'œuvre d'un romancier. [...] On y traite des enjeux sociaux, politiques et économiques de notre époque, notamment le développement des régions, la protection de l'environnement, le respect des droits des Premières Nations et la défense des cultures québécoise et amérindienne. Cette consistance ne l'empêche pas de se révéler aussi divertissant qu'un roman à suspense. »

Richard Boisvert, *Le Soleil*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Art québécois et international

Livres d'art et livres d'artiste

Livres anciens avant 1800

Automatistes, Éditions Ert, Refus Global...

Bonheur d'occasion
Librairie

GALERIE

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Bel espace chaleureux pour artistes en arts visuels

Consultez notre site web pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais pour lancement de livre ou autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LITTÉRATURE

ROMAN CANADIEN

No future (pour vrai)

DOMINIC TARDIF

«*There's no future, no future, no future for you*», hurlait Johnny Rotten des Sex Pistols en 1977. Le refrain tenait autant de la prophétie glauque, de l'analyse socio-économique que du slogan publicitaire, mais peu importe, sa génération comme le punk connaîtraient bel et bien un futur. Question hypothétique: comment réagit-on lorsque la fin du monde qu'appellent de leurs vœux tous les groupes au son desquels nous aimons nous défoncer la gueule survient pour vrai?

Il y a de moins en moins de nourriture pas grugée par les vers, de moins en moins d'alcool non périmé, de moins en moins de drogue pure dans le Toronto d'*Avant que tout s'effondre*, premier roman de la poète, performeuse et spécialiste du punk canadien Liz Worth. Les ténèbres noyautent la ville.

«*On a su que c'était vraiment La Fin quand les feux ont cessé de se limiter au fond de nos gorges et que les fantômes ont franchi les frontières de la nuit*», observe Ang, seule miraculée d'un pacte de suicide ayant décimé Valium, groupe punk fictif dont elle fréquentait le leader. À cette petite apocalypse intime succède donc ce grand mal aux contours flous, qui gagne du terrain partout. Et pourtant, le troupeau de squatteurs avec lequel elle erre maintenant s'accroche, lui. Les *drop-outs* à t-shirts troués, éternellement aux abois, ont plus d'expérience que quiconque en matière de survivance.

Que reste-t-il à faire, en attendant la fin de La Fin? Dissoudre sur sa langue des capsules de «*grayline*» (mélange de poudre de champignons magiques et de cendres humaines), maigrir à vue d'œil et tenter de trouver quelque part un peu de chaleur — même les *dealers* se contentent désormais d'échanger leurs produits contre un calin. Autre activité au programme: vomir, vomir et vomir — Liz Worth écrit ici certaines des scènes de vomissements les plus poétiques possible...

Pulsions de mort et de vie

Dystopie aux parfums âcres de sueur et de sang croûtés, *Avant que tout s'effondre* ne trouve pas dans la culture punk que son décor; le roman y emprunte son romantisme



SHAWN NOLAN

Liz Worth

désespéré, sa furie rougeoyante, son amour absolu pour le déséquilibre constant. Les nombreuses ruptures de ton qui rythment le roman s'apparentent davantage cependant aux secousses du post-rock, et infligent souvent au lecteur un fiévreux vertige, semblable à celui qui foudroie Ang lorsque les effets du «*grayline*» la torpillent.

Cette narration plutôt schizophrénique peut ainsi piquer une tête dans l'onirisme des mondes où Ang aboutit lorsque son ventre vide la tenaille avant, dans le paragraphe suivant, de zoomer sans pudeur aucune sur les déjections qui, partout, jonchent le sol.

«*Cam dit toujours que les drogues ralentissent le temps parce qu'elles nous rapprochent de la mort, et plus t'es près de la mort, plus tout ralentit. Le temps ne s'accélère que lorsque t'es le plus vivant. D'après cette logique, on sera morts d'une minute à l'autre*», observe Ang. Nous n'avions certainement pas besoin de Liz Worth pour nous



rappeler que pulsions de mort et pulsions de vie occupent les deux faces d'une même médaille, comme nous n'avions plus vraiment besoin de nouvelles chansons punk après le séisme du fondateur *Never Mind the Bollocks* des Sex Pistols. Pour-

quoi lire *Avant que tout s'effondre*? Parce que le punk est affaire d'incandescence. Parce que ça chauffe fort.

AVANT QUE TOUT S'EFFONDRE
Liz Worth
Traduit de l'anglais
par Sophie Cardinal-Corriveau XYZ
Montréal, 2015, 262 pages

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

L'islamisation forcée

Fin des Lumières. Fin de la critique et de l'autocritique. Fin de la pensée. Fin des libertés. Retour de l'obscurantisme religieux. C'est l'islamisation forcée. La voix du romancier algérien Boualem Sansal, qui raconte cela, rejoint celle de ses compatriotes qui écrivent en français.

GUYLAINE MASSOUTRE

Boualem Sansal, avec *2084*, un roman où le sacré est devenu pure criminalité politique, s'inscrit, même sans avoir eu le Goncourt pour lequel il était pressenti, auprès des Kamel Daoud (*Meursault, contre-enquête*, Actes Sud, 2014) et Salim Bachi (*Le chien d'Ulysse*, Gallimard, 2001), des Mohammed Dib (Grand Prix de l'Académie française), Kateb Yacine, Assia Djebar (membre de cette Académie), Rachid Boudjedra, Yasmina Khadra et autres Maïssa Bey qui figurent parmi les grands noms de la littérature francophone algérienne. Sansal n'est pas des moindres.

2048, septième roman de celui qui fut un ingénieur, puis un haut fonctionnaire d'État, sortira bientôt en arabe. Mais prix ou pas, le statut d'écrivain français de Sansal soulève de virulentes prises de position dans son pays, l'Algérie, où il vit. Y compris des menaces de mort, qui plombent la lecture.

C'est d'ores et déjà un immense succès éditorial, journalistique et commercial. *2084* est un roman allégorique noir, l'histoire d'une communauté religieuse sous une dictature nommée Abistan. Cette fourmière s'inspire du fameux *1984* d'Orwell (Folio), publié en 1949. La religion y est reine, le lavage de cerveau intégral. Yôlah est Dieu, Abi son Délégué, la Juste Fraternité gouverne. Les pratiques et les lois islamistes, à peine déguisées, sont suivies à la lettre. Justice, mœurs, identité, tout étouffe sous le voile noir.

Un livre nécessaire

Sansal écrit dans l'actualité. Qu'on pense à *Soumission* (Flammarion, 2015) de Houellebecq, qui décrit une univer-



FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Prix ou pas, le statut d'écrivain français de Boualem Sansal soulève de virulentes prises de position dans son pays, l'Algérie, où il vit.

sité française fictive, corrompue par l'argent saoudien et les élites complices de la nouvelle foi. Celui-ci a imaginé, avec force sarcasmes et rires, une pratique modérée de l'islamisation à l'occidentale, touchant toutes les mœurs, les lois, la vie des femmes et les contenus éducatifs et idéologiques.

Qu'on lise *Boussole* (Actes Sud, 2015) de Mathias Enard, à l'opposé, qui vante une grande histoire de partages entre l'Occident et l'Orient, un libre-échange des cultures, forcément métiées, des hommes, des œuvres et des idées — vision paisible d'un Sarajevo étendu, comme au temps de la cohabitation harmonieuse des religions.

Le point fort de Sansal, dans *2084*, est moins l'originalité que l'expérience, double, littéraire et algérienne. C'est un ouvrage très bien construit (comme l'est celui de Houellebecq), à la différence du foisonnant *Boussole*. *2084* est une histoire claire et très accessible, sans l'ironie insolente de Houellebecq ni le baroquisme généreux d'Enard. Une force obsessionnelle et courageuse, déployant l'anti-utopie, sa logique de perte et la désillusion.

La fin du monde

Tel en est le sous-titre, digne d'un essai, point final. Le livre

est apocalyptique, dans une langue superbe. Toutefois, le roman de Sansal n'a pas la hardiesse posthumaniste d'un Volodine, romancier inégalé (*Terminus radieux*, Seuil, 2014), qui a bâti un univers parallèle à la dictature soviétique en y intégrant plusieurs dimensions artistiques, esthétiques, ludiques et culturelles.

2084 est une satire qui avance lentement, prévisible comme Sartre en son temps. L'engagement l'exige: «*L'Ancien Monde avait cessé d'exister et le nouveau, l'Abistan, ouvrirait son règne éternel sur la planète*.» Ce roman à thèse signe l'échec du partage humain consécutif à l'ouverture des marchés. Comme si, devant la domination des biens matériels, celle de la réduction mentale allait de pair. À chaque instance de dictature son triomphe.

Ce roman sans affects, sans délire lyrique, se penche donc sur ce qui arrivera nécessairement aux peuples islamisés et homogénéisés à l'échelle d'une génération. Ce retour du réel, sous le *clash* d'une religion grotesque avec ses lois aussi terrifiantes qu'imbéciles, de convictions qu'on pensait éteintes et de cruauté pure envers les femmes, et, pour tous, cet effet boomerang de régression, suivi de révolte, frappe les esprits atterrés par la violence barbare.

Replis identitaires

Après l'appel à la guerre sainte, chrétienne, d'un Richard Millet, solidaire d'un Liban maronite — dans *Dévotions* (Gallimard, 2006) — et davantage, on assiste à une mise en écho idéologique des problèmes soulevés en janvier 2014 à *Charlie Hebdo*. Un monde coupé des autres. Cette frontière-là existe. Succès pour *2084* d'un côté de la Méditerranée, lectures autres en Algérie.

Jean-Marie Laclavetine, l'éditeur chez Gallimard, a souligné, à juste titre, que *2084* est d'abord un roman fidèle à l'écriture de Sansal. Entre la dévotion triomphante des islamistes et la dystopie des martyrs, la société algérienne renoncera-t-elle au «*meilleur des mondes*», pour parodier Orwell? Sansal, dont la vie en Kabylie a été ravagée par l'islamisme, est sûr du pire.

Collaboratrice
Le Devoir

2084
LA FIN DU MONDE
Boualem Sansal
Gallimard
Paris, 2015, 274 pages

ROMANS 1999-2011
Boualem Sansal
Gallimard (Quarto)
Paris, 2015, 1232 pages

RÉCIT

L'expérience personnelle du reporter de guerre

Revenir au Rwanda, interroger des jeunes, vingt ans après le génocide

GUYLAINE MASSOUTRE

Ils sont âgés de 16 à 23 ans. Ils sont Rwandais, tourmentés, affligés par de terribles traumas. L'oubli est impossible. Ils ont du mal à parler du génocide, qu'ils l'aient connu ou pas.

Ils sont «*avoisinants*». On ne leur a jamais demandé ce qu'ils pensaient de leurs pères: ceux-ci sont Hutus, emprisonnés, et ils se connaissent peu. Pourtant ils les aiment. Ils craignent ce qu'on dit d'eux. Alors ils

osent en parler à Jean Hatzfeld, qui signe pour eux *Un papa de sang*.

Fabiola et Fabrice sont issus d'une famille de grands tueurs. Ils s'entraident, sans jamais parler de leur père. Le silence est tombé. Maintenant, les communautés ethniques vivent ensemble. Silence sur le génocide, même en famille.

Nadine est née d'un viol; elle parle de sa naissance «*malsaine*» et «*dégoûtante*», dit-elle. Elle est reconnaissante à sa mère, Claudine, qui

a été emmenée comme esclave sexuelle au Congo, de l'avoir chérie au lieu de s'en débarrasser. Claudine parle aussi, à demi-mot.

Écrivain au Rwanda

Hatzfeld a été reporter de guerre, à Sarajevo, au Rwanda, ce qui lui a valu le prix Ryszard Kapuscinski, en 2009. Mordu de vérité et d'écoute lente, il témoigne de l'enfance des jeunes Rwandais, de moments extrêmes. Au-delà du reportage, il a choisi de vivre près d'eux en écrivain, sans chercher à vérifier les dires.

Vingt ans après le génocide, le voici sur les lieux de la haine, retrouvant des gens. Dans le village où il s'ancre, il questionne les rescapés, les enfants des tueurs, ceux dont les pères sont souvent en prison. Voici aussi les femmes et leur étrange acceptation de ces hommes. Au-delà du village, dans les marais, 50 000 Tutsis ont été hachés, sept jours sur sept, par leurs concitoyens hutus pendant quatre ans.

La parole personnelle émerge du document. Ce n'est celle ni de l'école, ni des églises évangéliques et autres chapelles, ni ce qu'on dit dans les fêtes de jeunes ou les commémorations. Hutus tueurs, Tutsis martyrs, leurs enfants cherchent comment passer à autre chose et vivre la réconciliation officielle, imposée pour la paix, avec leurs troubles profonds.

Une situation unique

Aucun génocide ne se ressemble, dit-il. Le baroudeur Hatzfeld, né des illusions de Mai 68 sur les routes du Tibet,

a milité en usine; journaliste, il a connu Israël et la Palestine, la Pologne, la Roumanie et toute l'Europe orientale, pendant et après le socialisme. Kaboul. Nyamata. Il approfondit, explore le silence, écrit. *Une saison de machettes* (Seuil) lui valait le prix Femina en 2003, *La stratégie des antilopes* (Seuil) le Médicis en 2007.

Au Rwanda, les rescapés sont sortis des marais; puis les tueurs sont revenus d'exil purger leurs actes. Hatzfeld a noué des amitiés, attachement ou curiosité professionnelle. Il voit des jeunes vivre hors ethnies, d'autres avec la rage au cœur, tous en reconstruction fragile. Impossible d'éviter l'inconsolable. Sauf Sandra, ils ne pensent pas pardonner ni oublier l'irréparable. Aimer l'autre, non; le côtoyer, oui, c'est possible, oui, vivre ensemble; parler librement, c'est autre chose.

Un papa de sang enchaîne des récits bouleversants. «*Fils d'un ancien tueur, c'est quand même un peu fâchant. Le cœur croise le soupçon. Ça freine l'amour et l'intimité entre les personnes de notre âge*», dit Jean-Pierre. Les traumatismes sont là. Hatzfeld a-t-il osé poser sa vraie question, comment se sent-on humain, après de si grandes horreurs? Réponses pudiques, polymorphes et mitigées.

Collaboratrice
Le Devoir

UN PAPA DE SANG
Jean Hatzfeld
Gallimard
Paris, 2015, 262 pages

RENÉ-DANIEL DUBOIS

LEMÉAC

Vestibule

Le livre inachevé de l'orgueil des rats

«Auteur exceptionnel et dramaturge marquant, René-Daniel Dubois s'est lancé dans une œuvre magistrale avec le deuxième tome du *Livre inachevé de l'orgueil des rats* – *Vestibule*. Cette histoire, qu'il a commencé à écrire il y a trente-cinq ans, invite les lecteurs dans un récit qui brouille les frontières des époques et de l'espace.»

Marie-France Bornais, *Le Journal de Montréal*

514 524-5558 lemecac@lemecac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Promotion
à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*

2^e 15% de rabais*

3^e 20% de rabais*

Du 7 au 29 novembre 2015

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin
DEPUIS 1966

Berri-UQAM, librairie@parchemin.ca
www.parchemin.ca

LIVRES

ROMAN HISTORIQUE

Athènes au temps de Praxitèle

Dans l'univers des courtisanes, à l'époque où les Grecs vénéraient les dieux de l'Olympe

RENAUD LUSSIER

Après avoir renvoyé la musicienne qui venait de faire son entrée, raconte Platon dans son *Banquet*, les convives qui s'étaient réunis en la demeure d'Agathon s'apprétaient, entre hommes, à se laisser inspirer par les discours qui rendraient hommage au dieu Eros. Ainsi réduites au silence dans les textes que nous ont légués les Anciens, les flûtistes, danseuses, courtisanes ou autres prostituées qui animaient les banquets en Grèce trouvent une voix dans *La première femme nue*, à travers le personnage de Phryné.

Helléniste de formation, Christophe Bouquerel imagine la vie de cette courtisane originaire de la cité de Thespies, une «étrangère» aux yeux des Athéniens, qui sut bien s'entourer et qui fréquentait, dit-on, Praxitèle, l'un des sculpteurs les plus en vogue au IV^e siècle avant notre ère. Des bordels du Pirée aux grands banquets organisés par l'élite athénienne, les expériences et les rencontres de Phryné révèlent les dessous d'une société qui considérait les femmes comme d'éternelles mineures.

Soif de liberté

Hétaïre respectée et influente, à l'instar d'Aspasie de Milet, proche du célèbre Périclès, le romancier fait de Phryné une femme moderne avant la lettre, un être en quête de liberté qui cherche à mener une vie meilleure dans le cadre de ce que lui permet sa société: «*Même si je ne sais pas encore comment je vais pouvoir m'y prendre, je compte bien devenir une femme libre.*» Destin singulier que celui de cette courtisane admirée par les peintres et



DOMAINE PUBLIC

La courtisane dépeinte ici, femme moderne avant la lettre, est une proche du sculpteur de la Grèce antique Praxitèle, dont on voit ici l'*Aphrodite Braschi*.

les poètes du XIX^e siècle, cette femme que chaque époque de l'histoire idéalise finalement un peu à sa manière.

Le mystère entourant Phryné tient pour beaucoup à sa relation avec le sculpteur Praxitèle. Plusieurs passages,

parmi les plus intéressants du roman, nous font littéralement entrer dans l'atelier de l'artiste qui, selon les mots de l'auteur, travaille à «représenter le mouvement dans l'immobilité», à produire des «œuvres se rapprochant de plus en plus de ces poèmes légers que l'on chante à la fin des banquets».

À l'image de Phryné, le sculpteur est lui aussi en avance sur son temps. On le voit tourner le dos à la convention artistique qui réservait la nudité aux seuls hommes, en osant le premier dévêtir une déesse, s'inspirant de sa muse et bien-aimée. Le visage et le corps d'une simple mortelle aux traits divins se cacheraient derrière ces Aphrodites dévoilées, vénérées durant l'Antiquité et que l'on ne peut voir aujourd'hui qu'à travers quelques copies de l'époque romaine.

Le sujet méritait que l'on y accorde une attention particulière, mais le récit est passablement alourdi par ses 1200 pages, comportant quantité de descriptions et de digressions rapportées dans un style lyrique qui peut finir par lasser. Le livre plaira cependant aux lecteurs avides de détails historiques et d'ambiances exotiques, car il réussit bien à faire vivre, à travers les yeux d'une femme, une Athènes rayonnante, animée par ses philosophes les plus renommés, ses orateurs les plus habiles, mais aussi ses hétaires dont l'histoire, racontée par les Anciens, ne se résume qu'à quelques anecdotes.

Collaborateur
Le Devoir

LA PREMIÈRE FEMME NUE

Christophe Bouquerel
Actes Sud
Paris, 2015, 1200 pages

ENQUÊTES

SUIITE DE LA PAGE F 1

fait contemporaine, même si certains peuvent y voir une sorte de polar plus ou moins ésotérique.

C'est que Bouthillette en profite ici pour que le sémiologue qui dort toujours en son héros puisse jouer à Roland Barthes, en décrivant les mythologies quotidiennes qui animent la vie cubaine contemporaine au-delà de tous les clichés. En plus de la scène électro cubaine et des monuments d'art vivants inscrits un peu partout sur l'île, on rencontrera tout au long du livre des paysages, des villes et même des quartiers de La Havane

dont les touristes ordinaires n'ont aucune idée. Mais il nous fera surtout entrer de plain-pied dans la Santeria, cette espèce de vaudou cubain hérité du métissage des cultes animistes des esclaves africains et de la religion chrétienne.

Parce que Sioui, avec ou sans poudre blanche, est aussi un chaman par ses origines; il a l'habitude des percées fulgurantes et la transe n'en est finalement qu'une autre forme. L'histoire s'amorce alors que l'enquêteur est initié à la Sante-ria... et que l'on a vraiment l'impression dès les premières pages de sentir le romancier écrire ses phrases une à une à nos côtés pendant que son héros émerge du néant. Comme si, dès le départ, le lecteur et Benjamin étaient complices et

qu'ils étaient les seuls à voir les univers parallèles dans lesquels Sioui se voit plonger pour régler son enquête. Étrange...

Benoît Bouthillette racontera encore des milliers d'autres choses alors que la conversation s'étire en tous sens; il parlera des dangers de l'intégrisme tout comme de la discipline quotidienne de l'écriture; et de la nécessité absolue de l'art et de la beauté. Mais au-delà des fulgurances auxquelles nous a habitués son héros, il affirme aussi que toutes les aventures à venir de Benjamin Sioui vont résolument s'inspirer —

sinon «plonger au cœur» — des mythologies autochtones du continent américain.

Bien sûr, Benjamin Sioui n'est qu'un personnage de roman. Mais il est quand même réjouissant de voir qu'un des premiers héros amérindien du polar québécois soit un enquêteur de la SQ. Cela tombe plutôt bien, non?

Collaborateur
Le Devoir

L'HEURE SANS OMBRE

Benoît Bouthillette
Druide
Montréal, 2015, 542 pages

POLAR

Faire face à l'abîme

R.J. Ellory devant l'inexplicable

MICHEL BÉLAIR

Le moins que l'on puisse dire de Roger Jon Ellory, c'est qu'il est fasciné par l'Amérique. Tous ses romans s'y déroulent, alors qu'il a toujours vécu en Angleterre, et plusieurs d'entre eux attaquent de front des «institutions» comme le FBI, la CIA, la mafia, la police de New York, le système carcéral ou les tueurs en série, comme ici. Ses livres — qui brillent d'abord par un style d'une souplesse et d'une efficacité inimitables, même s'il semble en changer avec chaque histoire qu'il met en scène — témoignent d'une connaissance profonde, organique, intime même, du pays où le meilleur et le pire se conjuguent au quotidien.

Mais pourquoi les tueurs en série? Surtout que le quatrième de couverture nous apprend qu'ils ne sont responsables que d'à peine un pour cent des 18 000 meurtres commis chaque année chez nos voisins du Sud...

Funèbre hommage

On oubliera vite la question une fois plongé dans cette histoire hallucinante qui se lit d'une traite, ou presque. Elle met surtout en scène deux hommes solitaires et finalement très semblables: l'inspecteur Ray Irving de la brigade criminelle du NYPD, et John Costello, un survivant qui a échappé de justesse à un tueur en série surnommé le «Marteau de Dieu» à l'hiver 1984. L'affaire qui va les réunir tous les deux s'amorce pourtant plus de 20 ans plus tard, dans un parc situé aux abords de la 5^e Avenue où l'on découvre le cadavre d'une jeune fille atrocement mutilé.

C'est que John Costello est chercheur pour un grand quotidien new-yorkais qui s'apprête à publier un dossier sur un tueur en série agissant dans la Grosse Pomme. Comme personne n'est en principe au courant de la série de victimes que l'on se met à trouver un peu partout dans la ville, Irving

est piqué au vif lorsqu'il prend conscience de ce que le journal veut rendre public sous la plume de la patronne de Costello, Karen Langley. Surtout que l'hypothèse développée dans l'article (qui ne paraîtra finalement pas) est plutôt terrifiante: la série de crimes est le fait d'une sorte de «commémorateur». Un tueur qui répète au détail près et à des dates précises les crimes perpétrés par les «grands» tueurs en série américains du XX^e siècle.

Au début, Irving n'y croit pas et suspecte même Costello. Il se verra pourtant forcé d'admettre qu'il a raison à mesure que les cadavres s'accumulent, retrouvés, toujours, dans des positions précises, à des dates précises, les victimes assassinées chaque fois «à la manière de», dans une sorte de funèbre hommage. Tellement qu'il se retrouvera à persuader son chef d'intégrer Costello à l'équipe.

Mais rien n'est simple. Pendant que les victimes se multiplient, c'est plutôt l'univers mental et émotif dans lequel peuvent survivre un rescapé et un inspecteur de police mis devant ce que l'humanité peut produire de plus abject — au Diable, littéralement — qui occupe la scène centrale du roman. Comment accepter que seuls une sorte d'horrible «gratuité esthétique» ou encore le désir de se voir reconnaître comme un «grand criminel» expliquent qu'un homme assassine une vingtaine de personnes qu'il ne connaît même pas? La question est si insoluble que le personnage du tueur, même une fois démasqué, restera un mystère.

On vous prévient toutefois: la scène finale du livre est terrible...

Collaborateur
Le Devoir

LES ASSASSINS

R.J. Ellory
Traduit de l'anglais par Clément Baude
Sonatine
Paris, 2015, 568 pages

LA CHRONIQUE DE LOUIS HAMELIN FAIT RELÂCHE CETTE SEMAINE.



GILLES JOBIDON

LEMÉAC



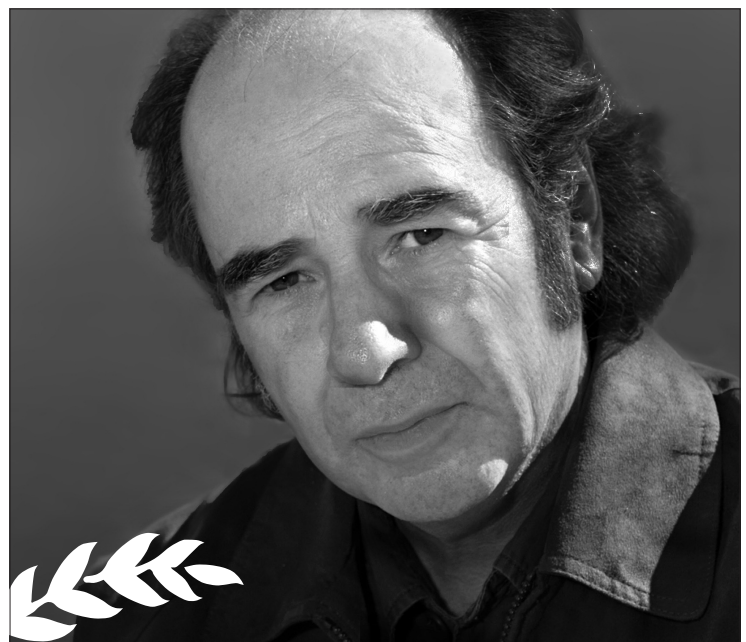
La petite B.

« Avec le raffinement esthétique et la musicalité poétique qui donnent à son style un chatonnement incomparable, l'écrivain pervertit ici la rigueur biographique par des envolées d'une exquise volupté, que Baudelaire n'aurait sans doute pas reniée. »

Martine Desjardins, *L'actualité*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec



Pierre Ouellet reçoit le prix Athanase-David

Le Noroît salue avec fierté l'auteur dont l'œuvre féconde s'érige à même la vivacité de l'expérience pour révéler l'homme à lui-même.

« Il n'y a pas de monde sans un poème qui le dessine par derrière. »
(De l'air, 2014)



© Anne R. Lavoie

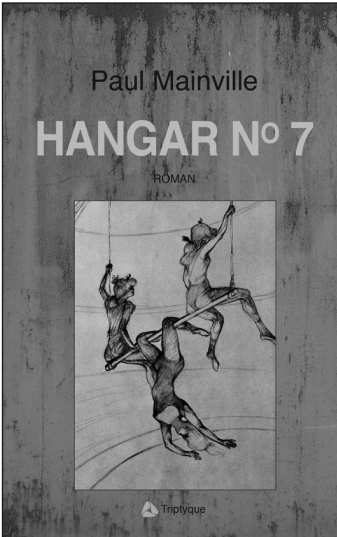


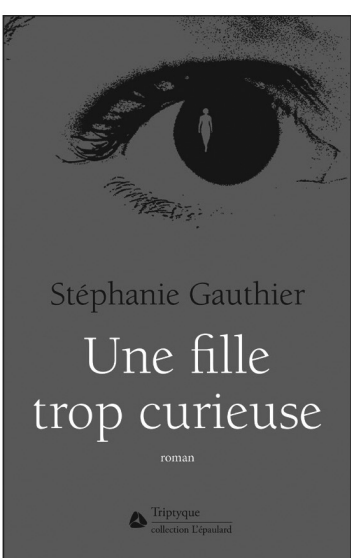
Triptyque

www.triptyque.qc.ca

Paul Mainville
HANGAR N° 7
roman, 208 p., 23 \$

« Récit émouvant, qui nous a touchée pour son humanisme et sa lucidité, son questionnement sur la valeur des hommes quand ils doivent se défendre contre la mort, occasionnée par des tragédies desquelles ils ne sont plus les maîtres. La survie, seule, leur sert de défoirer (...) »
Dominique Blondeau
Ma page littéraire.blogspot.com







Stéphanie Gauthier
Une fille trop curieuse
polar, 294 p., 25 \$

« Avec une intrigue menée de main de maître, Stéphanie Gauthier réussit à créer un roman qui nous entraîne dès la première page dans l'existence de personnages pour qui les apparences sont parfois trompeuses. »
Marie-Hélène Therrien, *Autour de l'Île*

Salon du livre de Montréal – Stand 100

ESSAIS

Quelques vérités sur la langue



Quel est le sport national des Québécois? Le hockey? Non, répond la linguiste Marty Laforest dans *États d'âme, états de langue* (Nota bene, 2008). Ce serait plutôt, suggère-t-elle, de «*parler de la langue*». Dans *Le niveau baisse! (et autres idées reçues sur la langue)*, Benoît Melançon, athlète linguistique d'élite, lui donne raison. «*La langue est peut-être notre plus ancien sujet de discussion*», écrit-il. Ça se comprend. Le sujet, en effet, est passionnant, important et, au Québec, vital.

Dans cette interminable discussion, trois camps, pourrait-on dire pour résumer, s'affrontent. Aux inquiets qui diagnostiquent l'état alarmant de la situation s'opposent les optimistes pour qui tout va assez bien. Les hérauts du premier camp se recrutent souvent dans la famille littéraire et sont qualifiés de puristes, alors que ceux du deuxième camp sont souvent linguistes et se réclament de la science. Un troisième camp, enfin, condamnable celui-là et dont les rangs sont malheureusement bien garnis, regroupe les indifférents.

La part des choses

Sur cette carte, Benoît Melançon est un cas. Professeur de littérature (à l'Université de Montréal) et blogueur linguistique (*L'oreille tendue*), il refuse autant l'alarmisme du premier camp que le jovialisme du deuxième. «*Tout n'est pas catastrophique en matière de langue au Québec*, écrit-il. *Tout ne va pas non plus pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Un peu de recul critique m'apparaît essentiel en ces matières. Pour le dire d'un autre québécoïsme, respirer par le nez, ça ne serait pas plus mal.*»

Dans son livre, absolument agréable et instructif, Melançon se propose justement de faire la part des choses avec rigueur, mais en cultivant un humour subtil et un sain détachement. Le professeur n'a pas toujours raison, mais sa contribution à la discussion est vraiment réjouissante et salutaire.

Réglons d'abord, avec lui, le cas de quelques idées reçues qui nuisent à l'intelligence du débat linguistique au Québec. Ceux qui croient encore, par exemple, que nous parlons le québécois se trompent. «*Les Québécois*, écrit Melançon, *parlent une variété régionale du français. Il n'existe pas de langue québécoise.*» Ça devrait être une évidence.

On compte bien quelques différences lexicales entre notre français et celui de la France, mais la syntaxe est la même. L'accent? Il est varié, ici comme là-bas. Il faut d'ailleurs retenir qu'«*un accent ne fait pas une langue et [que] seuls les muets n'en ont pas un*». Melançon



Benoît Melançon, professeur de littérature et blogueur linguistique, refuse quand il pense notre langue autant l'alarmisme que le jovialisme.

rappelle aussi, à raison, que ce qu'on appelle le français international «*est une construction de l'esprit*» et que la variété linguistique (géographique, temporelle, sociale et situationnelle) fait partie de la nature même de toute langue.

Qu'en est-il, maintenant, de la qualité du français parlé et écrit au Québec? Baisse-t-elle ou monte-t-elle? Il est difficile de trancher parce qu'on dispose de peu de données comparables, notamment quant à l'étude de la langue orale. Des études tendent à montrer que la langue de la presse écrite se serait améliorée. Tant mieux.

L'évolution de la qualité de la langue des élèves se mesure toutefois moins bien, étant donné que «*la démocratisation de l'éducation a considérablement modifié la base statistique des comparaisons en matière de langue*». Melançon, malgré tout, semble adhérer à l'idée que les choses ne vont pas si mal. Il cite une étude concluant que la richesse lexicale des jeunes Québécois d'aujourd'hui est acceptable et souligne que ces jeunes, quant à la langue utilisée, font la distinction entre les messages qu'ils échan- gent sur les réseaux sociaux et leurs travaux scolaires. Bien des enseignants (j'en suis) vous diront cependant que cette distinction ne se traduit pas toujours par une langue scolaire de qualité.

Colonisation douce

Il est bien possible, en fait, que le niveau général n'ait pas baissé. C'est aussi ma conviction. On peut toutefois déplorer, ce que néglige de faire Melançon, qu'il n'ait pas monté plus que ça, avec tous les moyens, principalement celui de la démocratisation scolaire, dont nous disposons aujourd'hui. Que bien des jeunes fassent encore des tonnes de fautes même après avoir obtenu un diplôme d'études secondaires n'est pas acceptable.

Cette incurie linguistique, à mon avis, n'indique pas un manque d'intelligence des jeunes

Québécois. Elle est plutôt la conséquence d'un rapport d'indifférence (où l'on retrouve le troisième camp du débat) au français, dont le statut social n'est pas valorisé, et d'une fascination pour l'anglais, qui s'exprime notamment par l'usage du français chez certains artistes.

Melançon rejette l'idée d'une colonisation du Québec par l'anglais sous prétexte qu'«*une langue, seule, ne peut rien coloniser*». Que penser, alors, de tous ces emplois pour lesquels on exige, sans raison valable, la maîtrise de l'anglais? De ces cours de baccalauréat, à l'UQAM, dans lesquels on impose aux étudiants la lecture de textes en anglais?

La colonisation est douce, pour reprendre une expression de l'écrivain français Dominique Noguiez, elle se fait par le «*soft power*» du marché et du *dumping* culturel anglo-saxon, mais elle existe et elle fragilise le statut du français au Québec, nuisant ainsi à sa qualité. Pourquoi, se disent bien des Québécois, consacrer des efforts à la maîtrise d'une langue en voie de folklorisation?

L'obligation du bilinguisme français-anglais, au Québec, est devenue une dangereuse idée reçue. Melançon le sait et la déconstruit. Il faut, écrit-il, «*arrêter de confondre l'intérêt individuel du bilinguisme [...] et ses risques collectifs — il n'existe aucune situation où deux langues sont véritablement égales, du moins sur le plan socio-économico-politique*». C'est là qu'il a raison. Joual ou cheval, ça se discute. Le problème, disait Miron, c'est quand on est forcé de dire «*horse*».

louisco@sympatico.ca

LE NIVEAU BAISSÉ!
(ET AUTRES IDÉES REÇUES SUR LA LANGUE)
Benoît Melançon
Del Busso
Montréal, 2015, 120 pages

tions sur l'environnement sur le modèle américain.» Ce devait être la fenêtre agricole d'une vaste université populaire qui ne verra jamais le jour. Pour Michel Bélair, ce sera cinq ans de vie passés à la campagne. Puis un matin, il tire sa vache et le soir il est dans un avion qui le conduit en Californie, où il va notamment travailler dans une clinique de médecine holiste.

Pour lui, avec le recul, ce mouvement a révélé des enjeux très actuels. «*On a mis à l'ordre du jour des préoccupations qui n'étaient pas là avant. Se soigner différemment. L'égalité entre les hommes et les femmes. L'environnement. La culture gaie. L'alimentation. Les rapports aux autres. Je pense que c'était globalement positif.*»

Le Devoir

PRATIQUES ET DISCOURS DE LA CONTRE-CULTURE AU QUÉBEC
Jean-Philippe Warren et Andrée Fortin
Septentrion
Québec, 2015, 266 pages

ART REBELLE ET CONTRE-CULTURE
CRÉATION COLLECTIVE UNDERGROUND AU QUÉBEC
Aniêthe de Carvalho
M Éditeur
Montréal, 2015, 229 pages

HISTOIRE POLITIQUE

Le drame de la solitude québécoise

Redécouverte de cette obsession dans la littérature québécoise

MICHEL LAPIERRE

Le lent déclin du mouvement souverainiste perceptible, aux dernières élections fédérales, dans la baisse des suffrages obtenus par le Bloc québécois, donne du poids à l'essai *Une fabrique de servitude*, de l'historien Roger Payette et de son fils le politologue Jean-François Payette. Sensibles à l'aliénation, ces indépendantistes soutiennent que le préjugé, si peu attaqué, selon lequel «*le politique n'a pour effet que de diviser la nation*» mène celle-ci au «*suicide*».

Ils discernent dans l'inconscient collectif une peur malade de la remise en cause des institutions politiques léguées par le passé. Pour eux, cette peur s'exprime de la façon la plus éloquente dans la littérature québécoise. Il n'y a rien là de très nouveau comme analyse, sinon la redécouverte capitale, dans les mille dimensions de l'écriture, d'une réalité parfois mieux perçue par des étrangers ou de nouveaux arrivants que par nous-mêmes: l'omniprésente obsession de la solitude.

De Séraphin à La petite vie

Les Payette exhument la critique que Jean Basile, écrivain et journaliste né à Paris de parents russes, puis arrivé au Québec en 1962, fit, dans *Le Devoir*, des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay au surlendemain de la création de la pièce en 1968. Ils en citent des mots percutants: «*C'est l'exposé brutal, vulgaire, net, froid de la lugubre solitude canadienne-française.*» Déjà en 1954, l'essayiste européen Albert Béguin, après un voyage au Québec, avait vu dans cette solitude «*un sentiment général*», «*une sorte de mythe national permanent*».

De quelle solitude s'agit-il au juste? Les Payette en donnent une brillante définition. C'est la principale et la plus novatrice qualité de leur livre qui, hélas, reste proluxe dans l'ensemble! Pour eux, la solitude résulte de la crainte viscérale de diviser la nation par la prise de conscience politique. Cela pousse à l'individualisme, au rejet de toute concertation.

Les auteurs montrent que le Québécois tâchera de vaincre la solitude «*par sa soumission personnelle au dominant pour ne pas être rejeté, exilé de la société, et se battra dans ce "chacun pour soi" afin d'éviter les échecs et d'essayer d'accumuler les réussites personnelles*». La lutte absurde contre la solitude par l'individualisme, ils la discernent dans *Les belles-sœurs*, à travers les commérages du groupe de femmes envieuses qui aident l'une des leurs à coller le million de timbres-primés qu'elle a gagné.

Selon les Payette, la même lutte absurde se trouvait, dès 1933, chez l'avare caricatural du roman *Un homme et son péché* (10/10) de Claude-Henri Grignon, et s'accroîtra beaucoup plus tard jusqu'au délire loufoque dans la série télévisée *La petite vie*, de Claude Meunier. La meilleure preuve de l'acuité de leur regard? Ce serait le fait que les œuvres citées agacent souverainement les Québécois qui se piquent d'une distinction européenne.

Collaborateur
Le Devoir

UNE FABRIQUE DE SERVITUDE
LA CONDITION CULTURELLE DES QUÉBÉCOIS
Roger Payette et Jean-François Payette
Fides
Montréal, 2015, 296 pages

« Dans le contexte de l'impuissance de la nation à se transformer, l'absence de grands penseurs québécois qui auraient influencé l'Occident n'est que cohérente »

Extrait d'Une fabrique de servitude

MAINMISE

SUITE DE LA PAGE F 1

Bélair me dire: «*Tu vois, Basile faisait ça comme ça... Basile, lui, calibrant ses titres plutôt ainsi.*» L'état d'amitié attentive qui m'unit encore à Michel Bélair s'est enrichi à la lecture de ces deux ouvrages d'une meilleure compréhension des racines intellectuelles des mouvements qui l'ont tant nourri.

L'élan contre-culturel entraîne dans son sillage la cause de la libération sexuelle, de l'homosexualité, des pratiques écologiques, des explorations culturelles alternatives, des coopératives, du rock, du théâtre et des créations collectives. On peut aussi y saisir les motifs de certains dérapages, du côté de la drogue par exemple, ou encore d'une idéalisation par certains des rapports sexuels avec les enfants. Chez l'écrivain Paul Chamberland, on récuse par exemple l'interdit de la pédophilie au nom d'«*une nécessité de l'espèce*»...

Pour Warren et Fortin, il y a quelque chose qui tient d'un épuisement politique dans cet engagement de la contre-culture. «*Pour des militants épuisés par des luttes politiques apparemment stériles, la possibilité de bâtir sans attendre un monde authentique dans les failles de la société dominante a de quoi faire rêver.*»

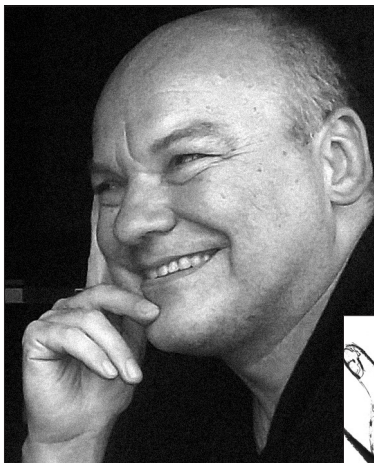
Les codes d'un certain nationalisme libérateur et celui de la contre-culture s'entremêlent alors, notamment en chanson. Il est vrai que la

soif de liberté du mouvement hippie «*se fond assez aisément dans une volonté nationale de sortir le peuple québécois de sa gangue traditionaliste, de renouer avec une certaine authenticité, de libérer la parole, de revendiquer une plus grande indépendance*», même si cela se conjugue paradoxalement parfois avec des formes attribuées au traditionalisme du nationalisme conservateur. C'est en effet le nouvel âge du retour à la terre, du macramé, des métiers à tisser, de la poterie, de l'artisanat, du rouet et des fours à pain mis en commun avec les voisins.

Terre Québec

Mais à lire ce qu'on écrit sur ces mouvements, le Québec tout entier apparaît peut-être exagérément porté par un souffle contre-culturel que l'on trouve ailleurs circonscrit plutôt à des villes, voire à de simples quartiers. Le Québec, vaste terre de la contre-culture? Le théoricien canadien de la communication Marshall McLuhan qualifie en tout cas à l'époque les Québécois de peuple de hippies. Et dans une formule qui annule autant qu'elle magnifie cet enthousiasme, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu écrit pour sa part en 1973: «*Le Québec, par définition même, pis global'ment, est contre-culturel. Y peut pas y avoir de contre-culture dans le Québec parce que toutes nous autres qui y vivons, on est contre-culturel.*»

Mon collègue Bélair, je l'ai dit, a quitté sa vie à la ville, où il écrivait pour le magazine *Mainmise*, afin d'aller élever des moutons près de Matane. «*Je suis arrivé à Matane le 1er mai 1976. On voulait fonder un lieu d'expérimenta-*



Joël Pourbaix reçoit le
Prix littéraire du Gouverneur général en poésie
pour *Le mal du pays est un art oublié*



« Le visage aimé est le plus secret des bagages, le plus lointain des voyages. »



RÉCEPTION DE CINQ ACADÉMICIENS

L'Académie des lettres du Québec est heureuse d'accueillir



ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

feu qui dure

MARTINE AUDET et RODNEY SAINT-ÉLOI
Lundi, 9 novembre à 16h30
Édifice Gaston-Miron, 1210, rue Sherbrooke Est

PAUL BÉLANGER et SERGE PATRICE THIBODEAU
Jeudi, 19 novembre à 16h00
Salon du livre de Montréal, salle 1 niveau 5 sud

MICHEL MARC BOUCHARD
Jeudi, 3 décembre à 17h00
Théâtre du Nouveau Monde, 84, rue Sainte-Catherine Ouest

Conseil des arts et des lettres
Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Montréal